

Alain Dartevelle est né à Mons en 1951. Avec neuf romans et une cinquantaine de récits publiés à ce jour, il est considéré comme un des écrivains qui comptent en science-fiction francophone. Via le site [manuscrit.com](http://manuscrit.com), son recueil *Terrestrial Parade*, une sélection de nouvelles de science-fiction, est disponible sur l'internet.



**Du même auteur :**

*Script*

Éditions Denoël, Collection « Présence du Futur »  
(n° 482), 1989

*Imago*

J'ai Lu (n° 3601), 1994

*L'Astre aux Idiots*

et le

*Le Grand Transmutateur*

Éditions Casterman, Collection « Tapage », 1997

*Océan Noir*

Labor, Collection « Espace Nord Junior », 1998

*Duplex*

Éditions Naturellement, Collection « Forces  
Obscures », 1999

*La Chasse au Spectre*

(Inédit) suivi de

*Les Mauvais Rêves de Marthe*

et

*Borg ou l'agonie d'un monstre*

La Renaissance du Livre, Collection « Les Maîtres  
de l'imaginaire », 2000



**Post mortem**

*Alain Dartevelle*



**C**haque matin, il suffit d'un froissement de papier suivi d'un choc sourd pour me faire revenir à la vie. Le journal, mon courrier sont glissés dans la boîte, et c'est tout un programme... Une nouvelle journée commence pour le pauvre diable que je suis, laquelle sera splendide si tel est mon désir.

Je m'étire sous les draps, je caresse mon menton mangé de barbe et les longs poils des moustaches qui ne contribuent pas peu à mon charme de tombeur, d'hidalgo dirais-je. Eh ! c'est trop drôle, *L'Espagnol à Paris* se réveille à Bruxelles ! Je me suis levé et je me déplace dans la chambre, sombre et pensif comme mon sosie dans ce tableau d'Evenenpoel que j'aimerais tant revoir, au gré de mes périples et de ses pérégrinations dans tel ou tel musée, de Gent ou de Bruxelles encore...

Oh mais, secoue-toi, vieux frère, et reprends tes esprits !

Ne laisse pas des lubies investir ton réel et frelater la pure joie d'une journée que tu as voulue décisive. Rester soi-même. Un peu de café, peut-être... Pardessus la porcelaine du cabinet d'aisance, je secoue mon sexe qui vient de pleurer un long jet d'urine, après sa nuit de célibataire, puis je descends en aveugle les marches qui mènent au coin-cuisine.

Et tandis que le percolateur étire le goutte-à-goutte de son souverain breuvage, moi je vais aux nouvelles, je traîne mes savates sur les dalles du couloir et je cille de plaisir en ramassant les feuilles et les enveloppes qui me transmettent certains secrets du dehors, des échos de son tumulte. Le monde extérieur, qui ne m'est pas étranger... D'autant qu'il se pourrait qu'on y parle de moi !

Du café, sans aucun doute. Rien de tel pour faire le point, chez qui conduit sa vie à l'estime. Du café qui me brûle le gosier et ranime mon regard de braise, même s'il n'y a pas de quoi s'extasier : nulle missive passionnante, sauf ce faire-part bordé de noir que je



mets en attente. Et je visionne la gazette, je fais ma revue de presse qui du reste est vite faite : les grands titres me laissent de glace.

Pourtant, à mesure que je feuillette le journal, mes doigts se font fébriles, une angoisse me saisit et je m'attends au pire, m'aurait-on oublié ? Mais non, que non ! Loué soit ce ciel où je m'installe de force : passé la page *Belgique* et la page *Étranger*, survolé les fourre-tout d'*Informations générales*, avant le cahier *Sports* qui me donne la nausée, je dégotte en page huit les rubriques *Divers* et *Carnet*, où je me suis payé un coin de paradis...

Eh ! c'est donc là que tu te caches, facétieux mortel ! A la droite d'un bulletin météo prédisant azur et canicule sur tout le territoire, dans une mosaïque d'encarts où des familles pleurent une baronne no-nagénaire, un enfant mort en couches et plusieurs rescapés de l'une ou l'autre guerre, mais que l'âge a vaincu, et un industriel pieusement trépassé, c'est bien toi que je vois là ! Cette binette de vieux beau, barbe et moustaches conquérantes, yeux de braise dirais-je, et ce fin sourire pétri d'ironie qui fait que les femmes me craignent, autant que je les attire : la photographie de moi-même, dont on prie d'annoncer le décès, suivie de mon nom en lettres majuscules, de mes prénoms en cursive, des millésimes de ma naissance et de ma disparition.

Après quoi vient un texte que j'ai voulu bref et d'un ton mesuré : les obsèques auront lieu dans la plus stricte intimité, sans fleurs ni couronnes, et sans mention de date, ayez si vous l'aimiez une dernière pensée pour le cher disparu... Ce sur quoi je jubile en ouvrant vivement l'enveloppe du faire-part, dont j'extrait un carton où je figure aussi : le justificatif de l'envoi fait hier à une sélection d'amis et de jaloux...

Qu'est-ce qui m'a pris, au juste ? Quel enfantillage m'a-t-il poussé à me faire mourir sur papier, bien avant l'heure ? Sans doute dois-je y voir le signe de ce que je suis parvenu à me détacher de tout, même de moi-même, pour mieux changer de vie. Et d'où

m'est venue cette poussée morbide, cette trouvaille d'un goût discutable ? Oh, je ne prétends pas en détenir la primeur ! Avant moi, d'autres on joué à ce petit jeu, et parmi eux certains qui n'étaient pas n'importe qui, le moins que l'on puisse dire.

Le temps reflue, et je songe à ce maître du monde qui avait fait le même coup plus de quatre siècles avant moi. Oui, je songe à Charles-Quint qu'avait pris le caprice de se faire dire mort, et d'orchestrer les fastes de son ensevelissement. Question d'entendre, de son vivant, la kyrielle de mensonges dont on l'encensait, d'observer en secret une cohorte de bouffons feignant le désespoir. Puisqu'en vérité, tout est comédie !

Et moi, à des années de là, moi qui ne gouverne jamais qu'un minuscule empire mental, je marche sur ses traces... Mais quoi ! l'empereur Charles-Quint ne portait-il pas, lui aussi, barbe et moustaches ? Et quand je regarde le portrait qu'en a laissé Titien, il n'est pas impensable qu'un feu semblable au mien ait habité cet homme !

Holà, c'est trop. Cette fois, il me semble avoir outrepassé les bornes de la vanité, je m'en étrangle de rire et j'en pleurerais presque ! Aussi, laissez-moi pouffer à ma table de cuisine où je n'ai pas faim, et permettez que je hurle à la mort, dans cette bicoque dont les volets restent baissés ainsi qu'il sied en cas de deuil. Puis laissez-moi me ressaisir, revenir à plus de froideur. Assez de forfanteries. Je connais mes limites, et je n'ai ni les moyens, ni surtout le désir d'aller jusqu'à simuler ma mise en terre.

Non, quelques faire-part et un avis dans le journal, plus une modeste mise en scène suffisent à ma pleine jouissance. De quoi défrayer la chronique, à défaut de faire la une. Et de quoi appâter une poignée de curieux. Car, à la réflexion, c'est à eux de jouer. A eux de venir frapper à la maison du malheur, à la maison d'un solitaire qui leur a fait l'affront de mourir sans prévenir, si ce n'est tardivement. Voudront-ils saluer ma dépouille de bon vivant sans héritier ? Ou bien me voler ? Choisir ce qui les intéresse dans



